

CONSTRUIRE DES PONTS POUR UNE PAIX DURABLE

Emilce Cuda

León XIV est sans aucun doute ce pont. Non seulement il a fait de la paix le défi de son pontificat, mais le choix de son nom indique également que cette paix ne sera pas auguste, mais durable. Le nouveau pontife le démontre lorsqu'il nous dit que l'Église cherche toujours à être proche, en particulier de ceux qui souffrent.

Après avoir écouté presque toutes les interventions de ce congrès historique, et aussi parce que dans le Sud global « la vie ne tient qu'à un fil », comme nous le rappellent nos évêques et cardinaux lors du lancement de la campagne CELAM qui porte ce nom (Salle de presse du Saint-Siège, 9 décembre 2024), je propose que nous, théologiens, relevions également ce défi de construire des ponts pour une paix durable, car la vie est vraiment suspendue à un fil dans cette crise civilisationnelle qui est à la fois sociale et environnementale.

Je propose que nous le fassions en tant qu'apôtres missionnaires d'une Église synodale en sortie ; que nous allions ensemble des périphéries vers le centre, comme nous l'a enseigné François ; et que nous le fassions ensemble en regardant l'Église d'en bas, comme le soutient Juan Jose Tamayo. C'est ce qu'a mis en pratique François lorsque, comme l'a dit Alejandro Ortiz, au lieu de convoquer les évêques à un nouveau concile épiscopal, il a lancé un processus synodal ecclésial. C'est la réalité effective d'une Église vue d'en bas, la pyramide inversée dont parle et qu'il pratiquait François. Ce processus dépend de nous, en tant qu'Église. Enfin, je propose que nous le fassions en construisant des ponts de paix effective au milieu d'une « guerre par morceaux » contre la création, c'est-à-dire la planète, les espèces et les personnes. C'est pourquoi l'encyclique *Laudato Si* parle d'une crise socio-environnementale.

Le Saint-Père, dans son premier salut depuis la basilique Saint-Pierre, dit : « Que la paix soit avec vous tous ! ». Il dit, dans son salut à la presse dans la salle Paul VI, que c'est « la paix du Christ ressuscité, une paix désarmée et une paix désarmante, humble et persévérante ». Dans ce contexte de crise et d'urgence socio-environnementale, ses premiers mots incitent encore plus les Églises particulières à construire des ponts transdisciplinaires pour désamorcer les discours négationnistes et prendre au sérieux les conséquences sociales et environnementales d'un système de production et de consommation sans réglementation éthique. « Soit nous nous unissons, soit nous sombrons », a déclaré François. Aujourd'hui, comme toujours, nous sommes tous entre les mains de Dieu. Je propose de prendre la ferme décision d'accompagner notre pontife, Léon XIV, qui dit : « Continuons sans crainte, unis, main dans la main avec Dieu et entre nous, allons de l'avant. Nous sommes les disciples du Christ. Le Christ nous précède. Le monde a besoin de sa lumière. L'humanité a besoin de lui comme pont pour être atteinte par Dieu et par son amour ».

Dans cette optique, nous devons discerner comment construire des ponts ecclésiaux à la lumière du Concile Vatican II, en suivant les traces d'Aparecida, avec la dynamique proposée dans *Fratelli Tutti* : le dialogue social comme meilleure politique (FT, chap. V). Le rêve de François était de construire des ponts de dialogue. Léon XIV incarne ce pont. Né en Amérique du Nord, il a choisi l'Amérique latine. Dans ses premiers mots, le jour de son élection, il nous dit que la paix soit avec nous ; il nous invite à construire des ponts de dialogue et à rechercher la justice dans la fidélité à Jésus-Christ.

Le rêve de François s'est réalisé aujourd'hui, car nous savons désormais que c'est aussi le rêve de Léon, qui le fait sien, dans une continuité distinguée avec François, à la mesure des nouveaux défis de ce deuxième quart du XXI^e siècle. Il nous le confirme lorsque, dans son premier discours au Collège cardinalice, il nous appelle à « renouveler ensemble, aujourd'hui, notre adhésion totale à

cette voie, à la voie que l'Église universelle suit depuis des décennies déjà, dans le sillage du Concile Vatican II » ; car, comme il poursuit, « le pape François a magistralement rappelé et actualisé son contenu [celui du Concile] dans l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* », soulignant son engagement en faveur du « retour à la primauté du Christ dans l'annonce (EG 11) ». C'est précisément la primauté du Christ, dans la prédication et la pratique évangélique, qui a poussé les théologiens, les étudiants en théologie, les pasteurs, les éducateurs et les travailleurs au milieu du XXe siècle vers une nouvelle façon de faire de la théologie. Il s'agissait de penser les pauvres à partir de Jésus-Christ, afin de les libérer de la condamnation du péché structurel - comme le mentionne Juan José Tamayo -, qui se traduit par l'injustice sociale, le colonialisme et le patriarcat.

C'est ainsi qu'est née, non pas une nouvelle théologie, mais une nouvelle manière de faire de la théologie à partir de la réalité dans une perspective christologique et trinitaire, comme une nouvelle manière de penser la théologie morale et l'éthique théologique. Cette nouveauté théologique latino-américaine, qui s'est avérée être une contribution importante pour les autres continents, part de Jésus-Christ pour guérir le monde dans la « chair », c'est-à-dire dans le corps et l'âme, ce que nous appelons la mystique. Il est donc clair que la mission évangélique apostolique, telle qu'elle est exprimée à Aparecida, annonce Jésus-Christ pour prendre soin du monde et garantir ainsi la paix. Enfin, l'option préférentielle « avec » les pauvres et « pour » les pauvres, comme l'ajoute François, n'est rien d'autre qu'une manière christologique de mettre en pratique l'enseignement de l'Église « afin que tous aient la vie et l'aient en abondance » (Jn 10, 10). À cet égard, Alejandro nous a rappelé que François lui-même, non seulement vivait comme un pauvre, mais consultait aussi les pauvres, prenait au sérieux le *sensus fidei*, j'en suis sûr. De plus, il les a appelés à « s'indigner » dans *Querida Amazonia*. La capacité de s'indigner suppose la miséricorde, rendue possible par la grâce de l'amour, mais inhibée par l'Ennemi - avec un grand E, au sens jésuite du terme - par un discours de haine qui empêche la constitution d'une conscience chrétienne empathique et compatissante envers ceux qui souffrent, au point de s'indigner.

Comme le dit le préambule de la nouvelle constitution de la Curie romaine *Praedicate Evangelio*, qui ne parle pas métaphysiquement du contenu de la prédication mais de la manière éthique de prêcher, « on évangélise en touchant la chair souffrante de Jésus-Christ dans le peuple » (PE 1). Léon XIV, un nouveau pontife américain - au sens continental -, dit au Collège cardinalice, réaffirmant *Evangelii Gaudium*, qu'il recherche « la conversion missionnaire de toute la communauté chrétienne (EG 9) », et « la croissance dans la collégialité et la synodalité (EG 33) », reprenant ainsi le chemin synodal que nous avons commencé lors de l'Assemblée ecclésiale d'Amérique latine et des Caraïbes en 2021, et il le fait en tant que « disciple missionnaire » légitime d'Aparecida.

Il n'est pas nécessaire qu'on nous relève pour que nous marchions, nous marchons simplement dans l'histoire sans crainte, comme des apôtres, en avant, pas « indietro », sans crainte d'affronter les défis du XXIe siècle qui sont : la crise de représentativité ; la crise climatique et le phénomène de la migration comme conséquence directe ; et la nouvelle technologie numérique - comme l'a souligné Cristina Monge. Nous n'hésitons pas, car nous savons que si nous hésitons, nous sombrons. Nous imaginons un avenir parce que nous ne croyons pas au retour au passé comme seule possibilité, comme l'a également souligné Cristina.

Léon XIV. Son nom même est déjà un signe d'espoir pour les Églises particulières des périphéries existentielles, assoiffées de justice sociale et d'une vie digne. Son prédécesseur Léon XIII, face aux menaces de la fin du XIXe siècle, a systématisé la pensée sociale chrétienne et en a fait une doctrine. Nous savons aussi qu'aujourd'hui, au XXIe siècle, cette doctrine sociale catholique est une folie pour certains et un blasphème pour d'autres. Mais pour nous, qui vivons dans les périphéries, elle n'est ni l'un ni l'autre, elle est seulement un instrument précieux qui nous aide depuis plus d'un siècle à discerner en communauté ce qu'il faut faire pour avoir une vie bonne et abondante, fidèles à

l'Évangile et sûrs que Jésus-Christ marche avec nous parce que nous le voyons. Chacun de nous rencontre quotidiennement le Seigneur dans chaque pauvre, chaque prisonnier, chaque malade, chaque personne souffrant de malnutrition, chaque personne déplacée, chaque victime de la traite. La doctrine sociale de l'Église reste un instrument d'espoir qui nous aide à écouter, à discerner et à dialoguer avec le monde actuel. Nous sommes tous des disciples missionnaires et des théologiens, car nous sommes tous « prêtres, prophètes et rois », comme le dit le Concile Vatican II, ce à quoi Léon lui-même s'engage en le reconnaissant devant le collège des cardinaux, citant François, en disant qu'il poursuivra « l'attention au sensus fidei » (EG 119-120).

C'est à Léon XIV qu'il revient de garantir la « condition humaine », car elle est en danger. Quelle tâche ! Mais il n'est pas seul. Léon XIII publie la première des encycliques sociales, *Rerum Navarum*, face à la « situation calamiteuse et urgente » dans laquelle se trouvaient les travailleurs au début de la révolution industrielle. C'était il y a plus d'un siècle. Entre-temps, l'humanité a institutionnalisé des structures solidaires et subsidiaires afin de garantir la dignité humaine des travailleurs et leur accès universel aux biens créés et développés. Nos besoins se sont peu à peu transformés en droits et nous avons pu mener une vie plus ou moins digne. Cela a été possible, comme le dit Léon XIV, grâce à « la grâce du sensus fidei », « en particulier dans ses formes les plus propres et les plus inclusives, comme la piété populaire (EG 123) », car c'est le discernement social communautaire qui a permis d'obtenir ces droits.

Cependant, en raison d'un étrange mélange d'avarice et de technologie, au XXI^e siècle, cette révolution industrielle se transforme en un monde productif et financier qui n'a plus besoin des travailleurs et les met au rebut. C'est pourquoi nous n'avons pas la paix et, comme Léon XIV l'a dit aux cardinaux, nous devons à nouveau créer ensemble des chemins vers la justice, afin de garantir « la sollicitude aimante envers les faibles et les exclus (EG 53) », qui sont aujourd'hui, en pleine crise écologique, nous tous ; et cela n'est possible, comme vous le dites si bien en citant le Concile Vatican II, que par « un dialogue courageux et confiant avec le monde contemporain dans ses différentes composantes et réalités (GS 1-2) ».

La situation est identique, voire pire, qu'à la fin du XIX^e siècle, car à l'époque, il y avait l'espoir d'obtenir des droits civils et sociaux pour les travailleurs, c'est-à-dire pour nous tous, car ce n'est que par le travail créatif que nous réalisons notre essence humaine à l'image et à la ressemblance de Dieu, père et créateur. En travaillant, nous imitons l'activité divine de création, en recréant et en citoyennisant sa création. C'est le travail créatif qui nous rend supérieurs aux anges. Mais aujourd'hui, nous ne pouvons plus travailler.

On nous dit que la fin du travail humain est arrivée, et nous devenons : des rebuts, des migrants, des victimes de trafic, et même des prisonniers sans jugement ni raison dans le nouveau système d'enfermement quasi médiéval que représentent les prisons privées. Avant, nous étions politiquement enthousiastes et socialement organisés ; aujourd'hui, nous sommes sans emploi, désorganisés, déstabilisés et, par conséquent, culturellement désespérés. Avant, nous étions unis dans la différence, tant dans l'Église que dans l'État de droit, car c'est cela la catholicité et l'amitié sociale. Aujourd'hui, sur le plan séculier, nous sommes divisés, isolés, effrayés et manipulés par les médias grâce aux nouvelles technologies. Avant, nous avions des discours aimants, aujourd'hui ils sont haineux.

Cependant, en tant qu'Église, nous sommes armés de la vertu théologique de l'espérance qui, comme l'a dit François et comme le soutient León, ne déçoit pas.

À l'époque de son prédécesseur homonyme, la politique parlait au moins des droits civils et sociaux et prônait la justice sociale comme un étendard, même si elle ne la poursuivait pas toujours ou ne la réalisait pas toujours. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les politiciens ne parlent plus de droits et

disent que la justice sociale est l'envie des pauvres envers les riches. Cependant, comme nous sommes également chrétiens, notre foi en Jésus-Christ et notre confiance en l'humanité activent en nous l'espérance comme vertu théologale qui nous fait espérer contre tout désespoir. C'est pourquoi, même si ceux qui espéraient avec nous se lassent d'attendre, nous, chrétiens, animés par l'arme surnaturelle de l'espérance - comme l'a exprimé François aux mouvements populaires -, savons comment « transformer la passion en action communautaire ». C'est pourquoi nous continuons à espérer, car en nous, l'espérance, par la grâce de Dieu, est une vertu dynamique qui nous sort de l'isolement et nous pousse à nous organiser en communauté pour parvenir à une vie bonne et abondante. L'espérance ne déçoit pas.

La paix tant recherchée en Europe est également souhaitée en Amérique et en Afrique, où elle se présente sous la forme d'une guerre par morceaux, dans sa pire expression, car elle se déroule sans frontières et sans ennemi déclaré.

Cependant, ici, « nous sommes sur terre » - catégorie de Rodolfo Kuch. Nous sommes nombreux à croire en Jésus-Christ, à l'annoncer et à collaborer avec lui ; à faire confiance à l'humanité et à rechercher la justice sociale ; et, mus par la vertu théologale de l'espoir, nous nous unissons pour nous sauver, pour rendre effective cette vie bonne et abondante pour tous. Nous sommes des centaines de millions. Les corrompus sont peu nombreux, a dit Cristina Monge. Dans les périphéries, nous portons la croix sur nos épaules, tatouée sur nos corps et accrochée dans nos espaces publics. Nous portons dans notre « mémoire dangereuse » - comme dirait Metz - nos martyrs ; et dans nos dialogues sociaux, nous portons nos racines conciliaires.

Cependant, même si les malheurs abondent, nous savons que la grâce abonde davantage. Les exclus, à la fois étonnants et déconcertants, pleurent et chantent, étudient dans les pires conditions, et pourtant, ils font la fête. C'est l'humour qui soutient dans le désespoir, comme l'a souligné Alejandro, et comme l'a également fait remarquer le public. Cela explique pourquoi François priait chaque jour la prière à Saint Thomas More, pour ne pas perdre son humour, car la joie soutient dans la vie misérable. Et l'ironie, comme l'a souligné Alejandro Ortiz, lorsqu'elle vient des exclus, doit être comprise dans une perspective sociale : l'ironie est le seul signe de supériorité qu'ils peuvent se permettre d'afficher.

Cet humour est incompréhensible, sauf par la vertu de l'espoir, dynamo de l'Église en tant que corps mystique, et de la politique. On ne comprend cela que lorsqu'on ressent la joie de l'Évangile, c'est pourquoi il y a tant de joie parmi les exclus, malgré tant de guerres qui les déchirent.

Nous, les exclus, sommes unis dans la prière, en permanence. Cette terre bénie est si grande que lorsque certains s'arrêtent, d'autres commencent. Nous prions lorsque nous faisons nos prières, mais nous prions aussi d'autres manières. Nous prions lorsque nous lisons et enseignons l'Évangile. Nous prions lorsque nous chantons. Nous prions lorsque nous travaillons et étudions. Nous prions lorsque nous mettons en pratique l'enseignement social de l'Église. Nous prions lorsque nous nous organisons pour survivre jusqu'au lendemain. Nous prions lorsque nous prenons soin de la création. Nous prions lorsque nous faisons de longs trajets pour nous rendre sur notre lieu de travail dans les pires conditions. Nous prions lorsque nous sommes emprisonnés et malades. Nous prions lorsque nous créons des structures qui garantissent les droits civils et sociaux. Nous prions lorsque nous développons la science et la technologie pour prendre soin de la vie. Nous sommes unis parce que nous sommes en prière, et nous sommes en prière par la foi en notre Seigneur Jésus-Christ qui nous conduit à aimer et à faire confiance à nos frères, et à agir avec l'espoir de construire un pont pour la paix.

Dans les périphéries existentielles, nous sommes une Église organisée et priante qui offre son aide, ses mains, ses universités, ses syndicats, ses mouvements populaires, ses communautés organisées,

ses entreprises et ses banques, construisant des ponts pour que le programme de paix avance, d'un pas ferme, sans précipitation mais sans pause. Nous sommes organisés en communautés au sein de réseaux ecclésiaux, incardinés dans le CELAM. Jésus est parmi nous. Nous croyons en cela et nous avons confiance en lui, c'est pourquoi nous espérons et nous n'allons pas en arrière.

Les premiers mots de Léon XIV ont été : paix, Jésus-Christ, ponts, dialogue. Nous les avons entendus et nous les avons pris au sérieux. Nous sommes silencieux, car nous ne crions pas et nous ne doutons pas, mais nous sommes attentifs. Nous ne doutons pas. Nous sommes immobiles, mais mobilisés en tant que communauté, en tant qu'Église du Christ, en tant que peuple fidèle de Dieu. Nous passons inaperçus, mais nous sommes là. Nous ne portons pas de vêtements luxueux et ne cherchons pas les premières places, mais nous aimons Dieu par-dessus tout, nous sanctifions les fêtes, nous respectons nos parents et nos ancêtres martyrs de la foi. À part cela, nous succombons à toutes les tentations, car nous sommes humains, mais nous avons confiance en la libération du péché qui nous fait tomber. Nous sommes prêts à construire des ponts. Nous sommes là.

Nous devons continuer à évangéliser et ainsi nous saurons comment mieux le faire, car il faut ressentir et savoir ce que ressent et sait celui qui est rejeté pour savoir quoi faire. Ce n'est qu'après que nous pourrions parler d'eux, car la connaissance est le fruit d'une pratique, et non d'une idée conjecturale. Ne nous mettons pas les exclus sur un piédestal et ne les idéalisons pas si nous voulons vraiment construire des ponts de paix durable. Connaître, c'est goûter, pas supposer. Connaître, c'est savoir respecter la dignité humaine en chacun, tous, tous. Nous sommes la somme de nos connaissances, et celles-ci sont la somme de nos pratiques d'engagement communautaire. Si nous écoutons comme ils écoutent, si nous sourions spontanément comme ils sourient, si nous prions avec ferveur comme ils prient, si nous vivons avec la misère des périphéries, je ne sais pas si nous saurons avec certitude pourquoi la justice sociale est une garantie de paix et pourquoi l'espoir ne déçoit pas.

La paix durable est le résultat d'une pratique aimante qui génère l'unité. Ne faisons pas de « retraitisme », comme le disait François. Ne voulons pas revenir au passé, ni être réduits à la simple continuité de l'histoire. Soyons ouverts à la nouveauté enracinée dans l'histoire de nos Églises.